

## SOIXANTE ANS DÉJÀ

C'était la guerre. Il y avait eu les flocons blancs des « shrapnells » de la D.C.A. dans le ciel bleu du matin du 10 mai 40, la ronde sifflante des Stukas au-dessus des forts d'Embourg et de Chaudfontaine, les longues files apeurées des carrioles hétéroclites de l'évacuation, les premières apparitions d'uniformes felgrau. On allait vivre 4 ans dans le noir inquiétant de la ville occultée le soir, couvre-feu, affiches du général-gouverneur von Falkenhausen annonçant le passage par les armes de « francs-tireurs » à la Citadelle ou les prises d'otages, passage botté de fer des patrouilles de feldgendarmes, files de ravitaillement –avec cartes de timbres- aux épiceries, aux boulangeries, apparitions secrètes des fraudeurs du marché noir, sirènes de début et de fin d'alerte avec descente –parfois nuit- dans les caves, émissions assourdies et brouillées de la B.B.C. (« *Ici Londres. Les Français parlent aux Français. Voici quelques messages personnels* »), propagande du journal traître « La Légia », pain noir, plat et collant, pots de grès avec beurre salé sous la saumure, distribution de lait et de vitamines C du « Secours d'Hiver », sans parler des mouvements de jeunesse en pleine forme et de leurs chants de marche : « *Hors des murs gris de nos cités* », « *Une fleur au chapeau* », « *En avant parcourant le monde, adieu, adieu* », « *Plus de joie, plus de lumière* », « *Nous marchons dans la nuit profonde* ». Plus tard pleuvraient sur la ville les languettes argentées éparpillées par les forteresses volantes pour brouiller les premiers radars. Sur les murs, on verrait de plus en plus, tracés à la craie, des V à croix de Lorraine ou des V R.A.F.

Au Collège, M.THIEUX et M.REGINSTER donnaient la 7<sup>ème</sup> Préparatoire, et des cours d'analyse (logique et grammaticale, en 3 colonnes), pendant les vacances, pour préparer au latin les élèves venus des écoles primaires paroissiales. Le P.Jules MISSON était Recteur, Ardennais qui parlait toujours sans papiers aux proclamations et distributions de prix (et ne dédaignait pas d'assurer des heures de remplacement dans les classes aux professeurs absents, en multipliant les « n'est-ce'as »), alors que son successeur, plus solennel, le P.Jean REMY, crâne brillant et bras sur le ventre, lirait du premier au dernier mot tous ses discours aux « chers élèves » dans un français académique .

En 6<sup>ème</sup> B, il y eut M.BEAUME, Adrien de son prénom, l'homme d'Assesse, grand fumeur de pipe, détecteur de vocations sacerdotales au long de « promenades de formation » en groupe restreint, et qui

arpentait sa classe pendant des heures, d'une porte à l'autre entre bancs et estrade, classe où venaient le revoir ses anciens, François TELLINGS, , Jean GUSTIN ou Maxime RAPAILLE. On y croisait le P.MAGERMANS, le P.GRÉGOIRE, le P.BERLINGIN surtout (qui avait reçu et gardé dans le crâne un éclat d'obus en 14-18, dont il conservait une manière bien à lui de jeter les yeux au ciel). Le P.Léon DENIS –« *vieux, cassé, mais toujours droit* » comme le clocher de la chanson- surveillait l'étude des externes (« *Scouts, toujours prêts...à faire la bête* », lançait-il). En passant de la rue Saint-Gilles dans la cour des externes, on pouvait saluer la potale de N.D. de la Route adossée à l'étude.

Le P.Idesbald ROTHSAERT de HERTAING était Préfet des externes, distributeur d'Admittatur et aumônier de la 7<sup>ème</sup>, le P.CREVECOEUR, dit Basile, Préfet des internes, et le P.Paul BOHAIN, directeur spirituel et aumônier des Cadets. A la fête des Saints jésuites ( Louis de Gonzague, Stanislas Kostka, Jean Berchmans, etc.), on avait droit à un sermon, où l'excentricité du petit P.Fernand FABRY jetant du haut de la chaire à travers l'église une boîte d'allumettes trop capitaliste, avait plus la cote que les roulements d'r du P.ILIAS évoquant Daniel dans la fosse aux lions (qui « *faisaient des bonds impuissants et retombaient à leur place* ») ou l'impeccable sirop du doux P.DAHMEN nous répétant que Louis de Gonzague était né à Castiglione (ce qui nous faisait dire qu'il était né trois fois à Castiglione, détail miraculeux de la légende dorée.. Sans parler des derniers sermons du P. DE GROOTE, infirme de 14-18 dans son corset de cuir, et qui racontait comment, sur son lit d'hôpital, ayant refusé une friandise de la reine Elisabeth, il s'était entendu dire par Albert : « *Père De Grootte, vous êtes un brave. Vous avez osé ce que je n'ai jamais osé: vous avez tenu tête à ma femme* ». « *Et nous portions* », chevrotait-il, « *de petits pyjamas roses* ».

Après les Exercices Latins de VANRIJKEVORSEL et les premiers paradigmes de JANSSEN ET VANDEVORST (« *Caesar appropinquare dicebatur* », « *Vir bonus nemini nocet* », « *Mosa profluit ex monte Vosego* » ou « *Mortem servituti antepono* », le tout prononcé à l'italienne avec des tch et des z) vinrent les exercices latins de BAUWENS, les exercices français RENAUD, les premiers exercices grecs et le « de Viris Illustribus Urbis Romae » avec le P. LAMBERT, missionnaire volcanique à barbe noire, qui piaffait de ne pouvoir rejoindre, pour cause de guerre, son Yasa au Kwango. La classe commençait après la messe de 8h.30, à laquelle devaient se rendre ceux qui n'avaient pas assisté à une messe paroissiale (à la faveur d'une carte de paroisse signée du curé, d'un vicaire, du sacristain, d'un complice ou

de l'élève lui-même). On pouvait aussi assister à la messe de 8 h. moins le quart au Collège, en échange d'un billet numéroté de couleur variable, ou y servir une messe matinale : le P.FAFCHAMPS et le P.HARRAY étaient fort prisés des acolytes, car ils sprintaient la messe en ¼ d'heure. Trois autels à la chapelle de Congrégation, 4 ou 5 à l'église (en comptant les tribunes) : chaque servant, muni d'une clochette, pouvait savoir quelle place occupait son prêtre dans le critérium eucharistique du jour, la concélébration étant inconnue. Hors messe, on goûtait aux hosties et au vin de messe non consacrés. On croisait dans les corridors de jeunes domestiques flamands qui brossaient les planchers avec de la sciure humide pour éviter la poussière et alimentaient en coke le poêle des chambres des pères. Le vendredi, on venait nous chercher, de classe en classe, pour nous conduire à confesse, sans obligation bien sûr. Le vieux P.Eugène FABRY, sourd d'une oreille, ne confessait pas du côté où il y avait une chaise dans le confessionnal, et le P.Florian LEONARD était censé demander toujours s'il n'y avait « *rien contre la pureté, seul ou avec d'autres* ». En ville, le petit M.COLLARD infligeait des retenues (d'1/4 d'heure à 2 heures, rarement plus) à ceux qui arrivaient en retard, fumaient sur le chemin du Collège ou s' aventuraient dans la ruelle des Bénédictines, sentine de tous les vices (après la rue du Pot d'Or, faut-il le dire). On sortait à midi moins le quart, on reprenait à 2 h.10 et on terminait à 4 h. (quand on ne faisait pas l'étude) tous les jours, samedi inclus, avec congé les mardi et jeudi après-midi. De temps en temps, à la sortie des classes, chantait un unijambiste qui, appuyé sur ses béquilles, exécutait en ténor une vibrante Paimpolaise de Théodore Botrel, régulièrement entrecoupée de remerciements pour les pièces récoltées. Nos chants à nous étaient animés par le P.Franz LAURENT et le P.MAHY, puis, plus tard, par le P.FRÉPONT et le P.DUMONT. Aux grandes orgues se prodiguait M.TOULMONDE. Le petit P.Tony SEVERIN enseignait l'histoire d'une voix nasillarde. M.SCHONAU donnait la gym, et son fils Henri, acteur au Gymnase, des cours de diction, car il y avait examen de diction à chaque trimestre. Dès octobre, prière de vendre le Calendrier Missionnaire ! A toutes les récréations ou presque, on jouait au foot avec un ballon mousse, ou à la balle pelote le long des murs et des fenêtres grillagées, excellentes pour les faux-bonds, en attendant de former des rangs silencieux sous l'œil inquisiteur du P.DENIS, épisodiquement remplacé par le P.CRAHAY, barbe-rousse, ou le P.DUPOUIS. Le P.HARRAY jouait au foot, culotte courte sous la soutane, chaque fois qu'il en avait l'occasion, tout comme le P.JUNGERS chez les internes. Au long des journées retentissait l'appel codé -une

brève, une longue , deux brèves- d'un membre de la Communauté : le portier, de son unique bras, agitant une cloche à l'entrée de la cour des internes Les camps cadets avaient lieu à Fouron-Saint-Pierre, au château de la Commanderie, régi par les parents du P.Magermans.

En 4<sup>ème</sup> vint le P.Paul GRAULICH, coiffé en brosse et le nez aquilin, frère d'un Recteur d'Université et du Père Procureur du Collège (le « Fakir » barbu poivre et sel qui mangeait la moitié de ses mots). Le P.Graulich gardait une nostalgie évidente de la 4<sup>ème</sup> en or qui le quittait, avec ses Gusty FRANCOTTE, André THONON et consorts, mais il nous adopta courageusement : « *Parle pas tant, brave garçon, tu m'distrains !* » « *Les premiers, c'est bon ; les derniers, c'est bien pénible* ». Métamorphoses d'Ovide, avec Philémon et Baucis, tableaux noirs remplis de part en part à la craie sur la culture du coton en Egypte...Interminables parasanges de l'Anabase parcourus à la suite de M.RUCQUOIS qui, toujours tiré à quatre épingles, cravate et pochette, cheveux gominés, riait de toutes ses dents sous sa moustache soignée les lundis où le Standard avait gagné. Les 5 temps primitifs grecs à ingurgiter quotidiennement en engendraient 25 à copier en cas d'insuffisance mémorielle. M.GÖRTZ nous donnait les maths, nous récompensant parfois, une heure entière, du récit d'un vieux voyage en Suisse. Il y avait, en troisième, un P.Jean LÉONARD qui allait mourir jeune, et que ses élèves avaient surnommé « six heures moins cinq » parce qu'il se tenait souvent le torse incliné vers la droite. C'était le temps de Johnny Hess, de Trenet, des zazous, pantalons golf et bas blancs à torsades. Les Américains débarquèrent en Italie en septembre, à la rentrée. Ils allaient le faire en Normandie le 6 juin suivant. Paris se libérait pendant les vacances, les G.I's entraient à Liège la première semaine de septembre 44 ; nous découvriions le goût saucé des Camel, des Philip Morris, des Lucky Strike, le chewing gum, les premiers films américains, la liberté. Le Collège réquisitionné pour y loger des inciviques dans les classes, sur des paillasses, on eut cours au couvent des Sœurs de la rue Chevaufosse, près du viaduc Saint-Laurent, à l'Institut Michotte.

Le P.Jean WESTER nous prit en charge, avec les verbes contractes et les verbes en -μι, mais des V 1 bruyants et des V 2 silencieux se mirent à passer ou à tomber sur Liège, notamment à l'hôpital Saint-Laurent. Certains d'entre nous émigrèrent à Bruxelles ou ailleurs, à Heers notamment, comme Jean de LAMOTTE, sous la houlette du P.Wilfrid PONETTE. Ce fut l'offensive von Runstedt, à Noël, la bataille des Ardennes. Au printemps, le Collège était libre. On avait parfois classe dans la cour des internes, au soleil ; Pierre LEVAUX y prenait un

malin plaisir à lancer sur la Question Royale notre titulaire grand-ducal qui mordait infailliblement à l'hameçon : l'heure entière pouvait y passer, à notre plus grande satisfaction. A l'église, le P.Wester appliquait vaille que vaille aux sœurs de ses élèves la consigne épiscopale de refus de la communion aux chrétiennes de plus de 15 ans qui venaient s'agenouiller à la sainte table sans porter des bas, ô scandale !

En Seconde, c'est le P.Yves de BOÛARD, d'ascendance bretonne et de tempérament volcanique, qui nous initia à la Poésie et à la versification françaises, tout comme à l'Iliade et à l'Énéide (*Arma virumque cano Troiae qui primus ab oris...* : il fallait se farcir la mémoire d'une ration quotidienne et scandée d'hexamètres dactyliques du sixième chant de l'Énéide). Le P.DESOIL nous faisait pressentir obscurément et expéditivement les mystères élémentaires de la Physique (« *la capsule manométrique* »), cependant que M.COSTERMANS, dit Coco, nous éveillait gentiment aux délices peu pratiques de l'« *Adam in ballingschap* » de Vondel et du « *de Raaf* » de Guido Gezelle. Mijnheer DE DROOGHE s'y mit aussi ; il est vrai que nous nous faisons une gloire – peut-être un peu forcée- d'avoir crevé sous nous 5 profs de flamand en un trimestre à force de chahut ou de gel glacial sur la chaise professorale ; mais nous étions non-violents. Le P.Ponette animait la St Vincent de Paul des élèves.

En Rhéto nous vint, gentil, fin et discret, le P.Georges POULLET : « *Sois heureux, hein, dis, garçon* ». Ce fut l'initiation à l'éloquence (en classe, à la salle d'Académie ou au grand Parloir), les débats sur la peine de mort. M.FAUX, lui, bourru, nous donnait les maths, ainsi que le grand, doux et intelligent M.CUYPERS, responsable des Modernes avec le P.PERILLEUX. Dans l'autre Rhéto, le P.Francis LAUWERS était à la barre ; il débordait, bouillonnait et voyait des quantités de matières qui nous laissaient pantois, soulagés d'être en B., où nous lisions « *L'Annonce faite à Marie* » (« *O ma fiancée à travers les branches en fleur, salut !* ») et apprenions « *La Vierge à Midi* », traduisions Tacite, et l'Œdipe-Roi de Sophocle : « *Pheu ! Pheu ! ô Popoi* ». On se musclait avec l'hébertisme de Bison NELISSEN. Deux coqs de rhétos différentes se disputaient le prix de 1000 francs institué par le Ministre d'Etat Theunis pour le meilleur en néerlandais On espérait le « Grand Certificat » (avec les math) ou on se contentait de viser le petit, suffisant pour le Droit, qui « mène à tout. » On faisait la « retraite de vocation » à Xhovémont avec le P.de CUYPER, et le P.GOBERT pour les lectures pendant les repas, les parties de billard, de ping-pong ou de kikker ;

certaines faisaient le mur, le soir... Nous étions 24 ; depuis la 6<sup>ème</sup>, certains nous avaient quittés pour approfondir une année ; d'autres, comme les deux frères ANDRÉ, étaient venus enrichir nos rangs ; le groupe s'entendait bien. L'univ s'annonçait, ou le métier, ou la Trappe, pour Marcel NAOMÉ, notre Sapajou national : ç'allait être une autre histoire...

Nous y entrions avec un bagage très inégal, varié, et notre formation avait été pas mal secouée par la guerre et la libération. Mais il me semble que nous avons été heureux en ce Collège où nous trouvions toujours une porte ouverte, et que nous y avons été « éduqués », « conduits hors de » nous-mêmes, par des hommes –surtout nos titulaires successifs- aux personnalités différentes et complémentaires, souvent originales, avant tout généreuses, désintéressées, bienveillantes, studieuses, raisonnablement exigeantes, soucieuses de nous former autant la volonté que l'intelligence, l'expression que la réflexion, l'esprit sain dans un corps sain, et, bien entendu, pétris d'un humanisme civique, évangélique et ignacien, ecclésial, qui nous interpellait avec une pressante discrétion, toujours « A.M.D.G. ». Merci à la Compagnie et à tous ceux qui nous ont donné ces 6 années autrefois, nous aidant à devenir et donner ce que nous avons pu tirer de nous-mêmes, « *bien meilleurs et bien pires* » comme le Ferrante de la Reine Morte de Montherlant, mais pleins de l'espoir que, si « *L'ordre conduit à Dieu* », comme disait St-Augustin sur les Éphémérides, tous nos désordres, un jour, y parviendront aussi.

Norbert CAPELLE  
Rhéto B 46-47.  
60 ans après...